

Urgences



Le courant

Jean-Jacques Viton

Number 33, October 1991

Poésies parallèles : France - Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025667ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025667ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Viton, J.-J. (1991). Le courant. *Urgences*, (33). <https://doi.org/10.7202/025667ar>

Jean-Jacques Viton

Nicole Brossard

Le courant

Jean-Jacques Viton

Une radio propose dix jours pour découvrir
la diversité ethnique du Brésil et son Histoire.
Je m'aperçois qu'il me reste dix minutes
pour assister avant la nuit complète à la
quotidienne dissolution du paysage.
J'annonce maintenant dix minutes de lecture
pour ce poème écrit dans un temps bien plus long.

Travailler à regarder dehors le travail de l'ombre
qui grandit et défait les rails de la neige là
en face sur les pentes de la montagne
à l'instant de l'œil de chèvre c'est l'instant
où le soleil à son coucher est coupé
en oblique par des bandes de nuages.

J'emporte une provision incertaine et ancienne
qui sursaute dans un courant aussi lent que rapide
un courant où sursautent aussi d'autres souvenirs
que je ne connais pas ai-je donc été un autre.

Regarder ces bandes claires rescapées du blanc
travées brillant encore sur leur fond opaque
un fond presque noir une terre mêlée d'écorces
des traînées pâles qui vont pâlir encore
quand la lumière partira en laissant la terre
prendre le dessus des valeurs principales.

Regarder ce blanc qui tient encore à la terre
où s'étendent des silences apparents et épais
comme des couvre-lits de flanelle superposés
cette image du noir sur blanc c'est
la métaphore d'un deuil précoce.

La couleur ne modèle pas elle s'installe.
Est-ce qu'on modifie une bande de neige
en la déclarant blanche puis terne
parce qu'on l'a regardée longtemps
une ligne de terre en la disant noire
parce que chargée d'arbres sombres ?

Je ne suis pas encore dans la nuit complète
pas non plus dans l'énigme de l'entre chien-et-loup
mais plutôt le moment d'un piano sans cordes
la sourdine de la musique solitude de la neige
de combien de plumes plumées de neige sur la nuit
la nuit nappe nappe de nuit qui approche
l'instant où la récitante qui en fait beaucoup
se penche sur les eaux comme indiqué sur le livret
l'esprit rêveur rêvant que s'y dessinent
des initiales des aveux des messages entre
les petites bulles et les petits insectes
du petit théâtre de la rivière où en été
une autre récitante vient prendre sa place
et se rêve *dormant aux portes du crépuscule*.

Je suis bien loin de la poche brésilienne
d'où surgiraient Haroldo et Augusto de Campos
Drummond ou Oswald de Andrade ou la magnifique Pagù
ou le petit *garcazer* dents acérées et doigts griffus
que les premiers Japonais qui débarquèrent du « Nadejda »
prirent naturellement pour un dragon et tuèrent
ils conservèrent sa forme dans du saké.

Où est la flèche qui tua le souvenir ?
Je l'ai vue entrer en scène par la droite
furtive et sèche d'un seul coup sans écho
tandis que du côté jardin-jésus apparaissait
le boxeur grimaçant au visage tuméfié
avec ses cocardes bleues virant au jaune
les veines de son cou beaucoup trop gonflées
l'obligeant à marcher tête basse en vaincu
ce qui donnait aux épaules toute leur pente
on se demandait où était passée sa serviette
un boxeur a toujours autour du cou sa serviette.

Maintenant l'ombre aborde les terres
hachées de rayures encore claires
comme des couvertures de trappeurs.

La dernière fois que je suis allé sur le port
un haut tas de pavés encombrait l'esplanade
sur laquelle tournoyaient des mouettes énormes
alors l'anglais s'est exclamé très fort *sea-gull*
la récitante a compris tout bas *cigale* et
pour cacher sa honte s'est tournée du côté
des poissonnières qui sur leurs planches grises
arroaient quelques loups suffoquant au soleil
d'une eau il faut le dire plutôt sale.

En cinq minutes de lecture j'ai retrouvé un parc
traversé autrefois à quinze heures très souvent.
J'avancais sur une allée en contrebas
d'une terrasse publique où se reposait
le gardien dans un fauteuil en toile.
Je me rappelle sa corpulence ses aller-retour
sur le gravier blanc qui filait en bandes.
Il parlait de loin à une femme désespérée.
Je retrouve aussi une clairière. L'allée
y conduisait. Et une pièce d'eau dont
la bordure en ruine faisait frontière
avec une décharge de pneus hérissée de roseaux.
Je regardais aussi des épaves au soleil.
Un hippodrome avec une entrée en verrière
un large escalier qui jaillissait des ronces
survolées par des mouettes la mer n'était pas loin.

Quelqu'un que je ne vois pas me dit :
tu m'as regardé par-dessus la mémoire
les sentiments qui t'agitent
ne transpercent pas.

Je me demande ce qui transperce. Une flèche
un coup de poing la pluie une douleur
une chose abstraite concrète ou les deux
une absence une phrase un cri dans la nuit
le geste d'une femme qui dérobe ses lèvres ?
Transpercer veut dire aussi apparaître
comme cette nuit arrivée enfin et qui m'entoure.
Oui c'est la nuit. Nuit qui recouvre tout.
En elle tout s'effondre sur place.

Je laisse le courant m'entraîner encore.
Je pratique une contrebande de souvenirs
mélangeant les repères les abréviations
qui étoilent les pages des vieux carnets
les feuilles arrachées aux calendriers
comme ces autres feuilles recouvertes
par les sédiments le désordre les mémoires
en lambeaux sous la pourriture la plus forte
lorsqu'on tente des retouches elles deviennent
des repeints de pudeur et nous savons bien
qu'il y a cœur et petit cœur.

Je vois le ciel couleur de chien qui court
de chien courant je nous vois courant perdus
dans le courant nous aussi nous deux
dans le courant comme si nous étions trois
qu'aucune nuit n'arrête

Lorsqu'on découpe une volaille on termine
en détachant les ailes.

avec ça débrouille-toi
avec ça ça, ça, ça ça.

Marseille, mars 1991